

Introduction

Si la haute couture est un art éphémère, certains noms qui l'illustrent s'imposent pour l'éternité. Ainsi celui de Christian Dior. À la génération qui avait connu la guerre, il a annoncé que le temps des pénuries était fini. Devenu célèbre avec le New Look en 1947, il est terrassé par une crise cardiaque dix ans plus tard. Mais tous ses successeurs vont faire vivre ses principes, célébrant un style qui s'apparente au phénix et n'en finit pas de mourir pour renaître. Avec ses silhouettes en Y, en A ou H, le couturier a inventé l'alphabet grâce auquel le roman de la séduction n'est pas près de s'achever.

Quel beau parcours que le sien ! Né à Granville le 21 janvier 1905, il voit s'ouvrir devant lui, dès sa naissance, un avenir de grand bourgeois. Son père Maurice administre l'entreprise familiale d'engrais chimiques, créée en 1832 par l'arrière-grand-père de Christian. Après une douce enfance normande, un peu assombrie par la Grande Guerre, monsieur Dior voudrait faire de son fils un diplomate. Il l'envoie au cours le plus select de Paris, le cours « Tannenberg ». C'est un jeune homme bien élevé, c'est-à-dire, comme il le dit lui-même, « tout à fait incapable de se débrouiller dans la vie ». Après ses deux bachots, indécis et argenté, il s'inscrit à « Sciences-Po », tout en suivant des cours de composition musicale. Mondain,

aimant la vie parisienne, il sort beaucoup et compte, parmi ses amis, un Cocteau et un Christian Bérard, deux des dieux de la jeunesse dorée d'alors. Passionné de cubisme, ardent admirateur de Braque et de Picasso, il se décide en 1927 à choisir entre la diplomatie et la peinture. Avec les 100 000 francs que lui avance son père, il co-anime une galerie de tableaux rue de La Boétie. Enthousiaste, il expose « Bébé » Bérard, Dali et révèle les gouaches du poète Max Jacob. Mais, en 1931, la chance tourne : sa mère meurt brutalement et son père, engageant la plus grande partie de ses capitaux dans des affaires immobilières, se ruine en quelques jours. La chute est brutale, il l'accepte avec élégance. Son expérience de marchand d'art s'arrête définitivement en 1934.

C'est l'époque où il commence à griffonner un peu partout des esquisses de mode, des robes somptueuses et des chapeaux bizarres. Sa vocation se précise encore durant ses années de maladie : atteint de tuberculose, il doit passer de longs mois en sanatorium, à Font-Romeu, puis aux Baléares. Là, il dessine toute la journée. De retour à Paris, il vend six croquis pour 120 francs. Sa décision est prise : il gagnera sa vie dans la couture.

Intelligent et créatif, il est remarqué en 1938 par Robert Piguet qui l'engage comme modéliste. L'une de ses premières robes, « Café anglais », attire l'attention : en pied-de-poule avec un dépassant de lingerie, elle est inspirée des « petites filles modèles ». C'est enfin le retour d'une certaine aisance mais c'est aussi bientôt la guerre. Il est appelé sous les drapeaux. Démobilisé, il rejoint sa sœur Catherine et son père en Provence, et cultive son jardin. Lorsque Robert Piguet réussit à reprendre contact avec lui pour l'inciter à regagner Paris, il est vraiment devenu cultivateur. Il tergiverse et lorsqu'il se présente à la fin 1941, la place est prise. Il est finalement engagé chez Lucien Lelong et travaille en duo avec le jeune Pierre Balmain.

1946, Marcel Boussac cherche en vain quelqu'un pour remonter la maison Philippe et Gaston. Il pense soudain à Christian Dior. Le Normand refuse et a l'audace d'exposer le projet qui le taraude : créer une maison à son nom, petite, très fermée, travaillant selon les meilleures traditions de la couture, à l'intention d'une clientèle de femmes vraiment élégantes. Surtout, il imagine des jupes longues et des robes bouffantes sur quantité de jupons. Boussac voit tout de suite que cette mode nécessiterait beaucoup de tissu et que l'industrie du textile s'en trouverait ainsi relancée. Il offre dix millions à Dior pour commencer sa nouvelle entreprise.

Le 12 février 1947, un quasi-inconnu est l'auteur d'une petite révolution sans effusion de sang, mais non sans effusion d'encre, dont les contrecoups se prolongeront jusqu'aux antipodes. Christian Dior impose le « New Look » en un défilé.

Les spectateurs qui y assistent ont la chair de poule quand les mannequins apparaissent, oscillant avec arrogance, leurs jupes bouffantes, leurs épaules arrondies, leurs corsages étroits, leur taille de guêpe et leurs petits chapeaux attachés par un voile sous le menton. Elles virevoltent, renversent avec mépris les cendriers telles des quilles. Cette nouvelle féminité, cette douceur insolite a quelque chose de voluptueux. Une opulence ostentatoire qui décrète que, dans un monde désormais en paix, l'insouciance doit pointer le bout du nez et qu'il est temps de réagir à la tristesse de l'après-guerre.

À la France ruinée, rationnée et inquiète, qui se voit déjà logée par Le Corbusier et composant avec le bolchévisme, Dior propose le plus insolent des luxes : des guêpières, des jupes corolles à mi-mollet, des décolletés Pompadour. Un triomphe. C'est le plus discret des hommes qui bat désormais les cartes de la haute couture et va jeter, bien au-delà de ses robes, les bases du commerce de luxe tel que nous le vivons depuis. Il part pour une aventure fulgurante, éclatante, sans égale dans la mode.

Dès cette première collection, il devient un personnage célèbre et redouté. Un défi pour cet homme vulnérable qui semble n'avoir rien de remarquable et ne dégage aucun magnétisme. Il ne présente aucun signe extérieur de l'artiste, n'a nullement l'étoffe d'un héros. Pourtant, dans son visage sans arête, l'œil marron perce qui ne déshabille pas du regard, il habille. Chaque saison, le créateur va retrouver son souffle, fasciner, étonner pour que, chaque saison, quelques milliers de femmes aient envie de porter ses robes. Il nous épargnera les tourments du créateur et les affres de toute nouvelle collection. Il cherche simplement le secret de la grâce comme les alchimistes celui de l'or.

Jusqu'à sa mort brutale en 1957 qui le voit disparaître en pleine gloire, Christian Dior force sa nature secrète. Il se sacrifie pour ses créations. Il ne se prête à la presse qu'à contrecœur et son sourire devient pincé, son regard supplicé, aussitôt que la télévision braque sur lui son indiscrete caméra. Il reste parfois étranger à l'image du couturier tant admiré dont se sont emparées les gazettes. Il la regarde vivre avec un certain détachement, vaguement inquiet de la tournure que prennent les événements. On sent qu'un double Dior se tient souvent aux aguets, dont lui seul détient les codes, empêchant volontairement quiconque de les déchiffrer. Ce bon vivant, conservateur et même réactionnaire, a surtout le sentiment de la fragilité d'une maison de couture, de la fragilité de toutes choses d'ailleurs. Lui qui joua parfois sa vie sur un coup de dés est la superstition même. Généreux et drôle jusqu'à la bouffonnerie, il vit discrètement son homosexualité à une époque où le *coming out* n'existe pas encore. Il est un homme de silences, presque d'absences.

Comment ce nostalgique de la Belle Époque, quadragénaire provincial et timide, est-il devenu l'une des personnalités les plus universellement célèbres de notre temps ? Comment sa mode qui prônait un retour aux valeurs les plus

traditionnelles de la féminité, a-t-elle conquis, outre l'Europe élégante, une internationale de ménagères avides de ressembler à ses modèles ? Pourquoi sa trajectoire professionnelle, si brève – à peine dix ans –, laisse-t-elle une postérité et un empire aujourd'hui plus puissants que jamais ? Était-il si éloigné du personnage qu'il s'était forgé ? Quel était son vrai jardin secret ? Que cachait vraiment l'étiquette Christian Dior ?

Auscouter ses doublures, ses cols, ses ourlets n'est pas suffisant. Il faut parfois l'épingler, le traquer sous toutes les coutures. J'ai retroussé mes manches. J'ai pris le thé dans sa maison de Granville, j'ai cherché son moulin à Milly-la-Forêt, j'ai fait le chemin jusqu'à la Colle-Noire, j'ai arpenté les trottoirs de l'avenue Montaigne, j'ai confectionné ses recettes de cuisine, j'ai retrouvé un de ses boy-friends, j'ai consulté une voyante, j'ai dormi dans sa chambre à Montecatini et j'ai lu jusqu'à connaître par cœur ses propres écrits. Dior a eu des biographes, il en aura d'autres. Je ne prétends pas dire qui il était, saisir son intimité – il était si secret – mais seulement tracer un portrait de cet homme attachant, éclairer certaines de ses facettes et tourner les pages du roman vrai de sa vie. Suivez le guide !

1

Une enfance couleur pastel

Imaginez vers 1920 un grand jardin ravissant fait de sauges-cardinal et d'héliotropes comme un curé aimerait en composer. Puis, une partie plus guindée où les rosiers et les arbustes s'agitent doucement et dont les allées se perdent dans les franges de la mer. La villa « Les Rhumbs » surplombe la Manche, juste à l'entrée de Granville. Ce qui fait la grandeur du lieu, c'est qu'il s'intègre à un paysage marin. Les nuages vaporeux du ciel normand lui tiennent lieu de bosquets et de charmilles et composent, sur une structure fixe, un décor qui se renouvelle au gré du vent.

Regardez les propriétaires qui prennent le thé en cette douce fin d'après-midi. Ce sont des industriels granvillais, une vraie famille normande qu'on dirait peinte par Berthe Morisot : des dames d'une ampleur majestueuse, des hommes pleins de dignité, engoncés dans leurs faux cols, des jeunes filles dont les anglaises se balancent autour du cou. Les ombrelles ne sont pas loin. Il règne dans ce milieu bourgeois une courtoisie sans apprêt qui dénote une éducation dont les racines sont profondes.

Approchez-vous des convives et examinez l'un des cinq enfants du clan Dior. C'est un jeune homme mince et

pâle dont le visage a un modelé romain, très éloigné du type normand. Mais il a sur son front et dans son regard toute la poésie des peuples de brume. Son sourire est doux et incertain, son élocution hésitante, ses gestes courts et, jusqu'à sa manière de s'asseoir sur le coin d'un siège de jardin, suffisent à trahir sa timidité. Entre deux tranches de cake maison, il vous parle de sa passion des fleurs, des costumes de ses cousins pour le prochain bal masqué au casino, du cycle des marées ou bien des astres qui le fascinent. Il est d'une sensibilité exquise et, loin d'être impulsif, analyse à merveille ses émotions et ses préférences. Il peut sembler frivole mais sa légèreté lui tient d'élégance. Qui peut imaginer qu'il va devenir le plus grand couturier français de toute l'Histoire ? Qui peut prédire un seul instant le destin fracassant qui va être le sien ?

Et pourtant les prémices d'une vie exceptionnelle flottent déjà dans l'air. Le jeune Christian est devenu très superstitieux depuis un certain dimanche de 1919 où, accoutré en romanichel, une corbeille attachée au cou par des rubans, il vend les porte-bonheur d'une bohémienne dans une kermesse donnée au profit des soldats de la Grande Guerre. Le soir, pour l'amuser, celle-ci lui fait les lignes de la main. Elle est catégorique : « Vous vous trouverez sans argent, lui dit-elle, mais les femmes vous sont bénéfiques et c'est par elles que vous réussirez. Vous en tirerez de gros profits et vous serez obligé de faire de nombreuses traversées... »

Dans son entourage, on se demande avec anxiété comment il faut entendre cette inquiétante prophétie. Comment s'étonner que, dès lors, il alimente sa confiance dans les sciences inexactes, telles que la cartomancie, le marc de café et les itinéraires des chats noirs ? Il collectionne les talismans, il allume des cierges, consulte les tarots, guette les vendredis 13. Il parie avec les numéros des trains, la couleur des voitures qui passent. Il interroge la lune, la forme des vagues, les cris

des oiseaux, il joue aux oracles avec les mots du dictionnaire, les titres des journaux. Tout lui est signe.

À la grande marée historique de septembre 1919, il tremble presque quand la mer monte et efface les bancs de sable, modifie les formes et la lumière de minute en minute. À travers la lunette marine montée sur un trépied, il voit l'envol paniqué des fous de Bassan, le flot faisant tournoyer des plaques de goémon, chahutant les bateaux au mouillage, les tapons de nuages sombres embrumant l'horizon. Il connaît la force du courant, il mesure la violence des éléments. Et ce jeune homme serait tiède, lui qui croit dompter la nature en croisant les doigts, en collectionnant les trèfles à quatre feuilles, en répétant des formules magiques quand il a peur de ses émotions.

Depuis la fenêtre de sa chambre, il guette le signal des Terre-Neuvas rentrant au port, ces beaux trois-mâts indissociables de Granville. Toute sa vie, il conservera la nostalgie des nuits de tempête, de la corne de brume, du glas des enterrements, du crachin normand et du parfum de l'air à l'iode, au lierre et à l'œillet sauvage.

Famille, je vous aime

Christian Dior vient au monde dans ce Granville qu'il aimait tant, le 21 janvier 1905, à une heure et demie du matin. L'accouchement dans ce qui est encore pour quelques mois la maison familiale (au 76, route de Coutances), n'a pas été facile et l'on a pris soin d'ondoyer le nourrisson par précaution. Il ne sera d'ailleurs baptisé que trois ans plus tard, le 22 août 1908 à l'église Notre-Dame, paroisse de la famille.

Son père, Maurice, né le 7 février 1872 à Neuville, est un Normand typique. Sa haute taille, sa carrure, sa moustache pareille à deux crêtes d'écume et le grondement de sa parole en imposent beaucoup. Lèvres sensuelles, expression gour-

mande, on pressent qu'il aime la bonne chère. Il est parfois soupe au lait, il s'emporte facilement pour une parole de travers, un gigot trop cuit ou un objet qu'on casse. Son épouse, (Marie)-Madeleine, née le 3 janvier 1879, est originaire d'Angers. Fille d'un avocat mort précocement, elle est aussi à moitié normande par sa mère Marie-(Juliette) Surosne, originaire du Calvados. C'est une femme d'un certain maintien, d'un chic altier, même si son nom de jeune fille est le banal Martin. Belle et mince, elle détonne parmi les bons vivants que sont les Dior. Diaphane, a-t-on envie de souligner, avec une chevelure auburn. Ils se sont mariés le 8 août 1898 à Angers. Christian est le deuxième enfant du couple. L'aîné, Raymond, né le 27 octobre 1899, offre une tête carrée, virile. Christian semble plus féminin avec son visage en forme d'amande et ses yeux presque bridés. Vont ensuite venir Jacqueline le 20 juin 1908, à l'ovale du visage bien marqué, Bernard le 27 octobre 1910, turbulent en diable et vite instable, et enfin Ginette-Marie, Catherine, née après-guerre le 2 août 1917, vite rebaptisée Catherine. Râblée, rieuse avec son teint de homard, ce sera la grande complice de Christian. C'est par amour pour Madeleine, que son mari a fait l'achat en 1905 d'une maison avec un beau terrain.

C'est une maison rose...

Construite par l'armateur Beust à la fin du XIX^e siècle, la villa « Les Rhumbs » doit son nom au terme de marine désignant les trente-deux divisions de la rose des vents, symbole qui figure dans une mosaïque ornant le sol d'une des entrées de la maison. Ce quasi-tatouage sera l'un des fétiches du couturier. Située en plein vent, sur un terrain sans végétation dominant la mer, la demeure semblait à l'origine comme un défi aux tempêtes.

Faisant face aux îles Chausey, elle est crépie d'un rose très doux mélangé avec du gravier gris. Faudra-t-il s'étonner que ces deux couleurs deviennent les teintes de prédilection du

couturier ? Madeleine a bosselé la façade d'un jardin d'hiver aux ferrures 1900 qu'elle décore de palmiers et de kentias. Une grande rosace en roue de paon apporte une touche d'exotisme.

Comme toutes les maisons bourgeoises de l'époque, la villa « Les Rhumbs » présente une distribution stricte : un sous-sol réservé à la cuisine, aux offices et caves, tandis que la vie familiale se déroule au bel étage, le rez-de-chaussée surélevé, dans la salle à manger, les salons et le jardin d'hiver. L'entrée commence par un vestibule et le départ d'un grand escalier. Tout cet espace est orné de faux pitchpin rehaussé de cadres en bambou. Au-dessus des portes, l'œil est attiré par des toits de pagodes également en bambou et en paille. De grands panneaux peints d'après des estampes japonaises d'Utamaro et d'Hokusai, souvenirs de l'Exposition universelle, décorent l'escalier jusqu'à son plafond. Pierre Loti n'est pas loin. Que de fois le jeune Christian va passer, juché sur un tabouret, à effleurer d'un doigt taquin les perles cliquetantes d'un store qui filtre le soleil !

Le salon affiche une tonalité Louis XV avec une touche théâtrale grâce à des vitrines en vernis Martin doré. Marquises, bergères en saxe rivalisent avec des bonbonnières, des verres de Murano et de somptueux éventails nacrés. Un tapis de la Savonnerie recouvre le plancher. Une banquette, couverte d'un satin bleu pâle brodé de fleurs, en chenille et au point de chaînette, est interdite aux enfants. C'est très rococo ! Le petit salon, plus intime, joue la carte Second Empire avec de confortables fauteuils crapaud. Il est tendu d'un papier moiré jaune. Christian y prend ses leçons de piano. Quant au bureau, paternel, il terrorise les enfants : un cartel Renaissance en étain avec des hallebardiers monte la garde tandis que des mousquetaires ornant des gravures vous foudroient du regard.

La salle à manger Henri II est aussi source d'effroi. Des lions et des chimères s'affrontent sur des buffets Renaissance. C'est là

que Madeleine Dior reçoit à déjeuner ou à dîner une nombreuse parenté, les clients importants de son mari et les amis. Elle sait, comme toutes les maîtresses de maison qui ont l'usage du monde, utiliser le registre subtil des types de repas en fonction de ses hôtes. Il y a ceux qu'il faut un peu impressionner et ceux qu'il vaut mieux ne pas éblouir avec des petits paradoxes dont elle a le secret : dépenser des fortunes dans des choses qui ne se voient pas avec la simplicité naturelle et le souci grand-bourgeois de ne pas paraître. Les menus sont écrits à la main et ornés d'un petit dessin, chaque convive a droit à un carton à son nom pour lui indiquer sa place, de petits bouquets égalaient le centre de la table, ou des orchidées ou pivoinies flottent dans de simples coupes. Un domestique en veste rayée fait le service. Parmi les plats préférés de la cuisinière : les soles à la normande, préparées dans un court-bouillon avec des cuillerées de calvados et présentées dans un plat décoré de lamelles de truffes cuites dans du madère. Après le déjeuner, le café est servi dans le jardin d'hiver, après quoi l'on sacrifie au rite de l'eau-de-vie de prune faite maison, versée dans des verres à liqueur.

L'étage supérieur est occupé par les chambres. Celle de Christian surplombe une pinède et plus bas la plage de Donville, avec ses moulières. Le couturier dira : « Je chérissais surtout la rosace contournée du plafond d'où pendait une veilleuse de verre multicolore dont la lueur convalescente transfigurait les urticaires et les varicelles¹. » Souvent fragile, il prend goût à la maladie qui calfeutre sa chambre et aux effluves de l'essence d'Algérie qui anesthésient les microbes. C'est un enfant qui enregistre les odeurs avec ravissement : la colle des images qu'il découpe, l'infusion de tilleul, la poudre des pétards, l'arnica contre les piqûres de guêpes, le papier moisi d'une vieille collection de revues, l'odeur capiteuse du fumier, le mimosa de février et les pots de géraniums.

1. Christian Dior, *Christian Dior & moi*, Amiot Dumont, 1956, réédition Librairie Vuibert. Lorsqu'une citation de Dior apparaît dans la suite de l'ouvrage, le lecteur saura qu'elle est issue de ces Mémoires, sauf avis contraire.

L'enfant aime particulièrement la chambre de sa mère. Il s'y trouve en effet une grande armoire à glace et le bord de la glace file en pente de bois. Ce bord incliné ne reflète plus la pièce mais constitue une sorte de prisme qui décompose la lumière. Il s'assied par terre, colle son nez contre le miroir et, en louchant horriblement, entre dans un univers magique. Un monde aquatique lui apparaît en effet dans une lumière verte striée d'or, et sitôt qu'il remue un peu la tête, le paysage change. Il reste là de longs moments perdu dans ses voyages sous-marins. Ici il ne cherche pas à comprendre. Il nage. Il n'est plus un petit garçon assis devant une glace, il est un plongeur des grands fonds parti à la recherche d'un trésor, poursuivant des poissons bleus que son arrivée effarouche.

Mais l'endroit que le jeune Christian préfère avant tout est la lingerie, dans un parfum entêtant d'amidon et de lavande. Les femmes de chambre le prennent pour public, lui racontent des histoires diaboliques. Les couturières chantent *a capella* les airs de l'époque, la mélodramatique *Hirondelle du faubourg*, la berceuse de *Jocelyn*, dont le refrain murmure *Oh ! Ne t'éveille pas encore / Pour qu'un bel ange de ton rêve / En déroulant son fil d'or / Enfant, permette qu'il s'achève / Dors ! Dors / Le jour à peine a lui ! Vierge sainte, veillez sur lui*. À leur répertoire : les valseuses amoureuses de l'époque, les airs froufrouants qui font les beaux soirs du *Caf'Conc'*, de *l'Alcazar d'été* ou du *Lapin Agile*. Elles ébauchent aussi des pas de danse sur *La Matchiche*, espagnolade coquine de 1905. Ces femmes tirent l'aiguille avec une belle dextérité. Point de chaînette, œillet festonné, dentelle aux fuseaux, point de tige, passe-plat, perlage en queue de rat, nœud de Beauvais, elles cousent et brodent, elles incrustent à s'en user les yeux. Elles piquent et repiquent sous l'œil fasciné de l'enfant qui joue avec les fils de soie et récupère les bobinettes. Devenu couturier, Dior se souviendra : « Le crépuscule s'étirait, la nuit tombait et je m'attardais, oublieux de mes livres, de mon frère, regardant les femmes manier l'aiguille autour de la lame à pétrole. »

Madeleine est une maîtresse de maison idéale. Elle note les goûts des invités priés à déjeuner, règle avec la cuisinière les heures des livraisons quotidiennes, voit avec la lingère les problèmes de rideaux à repasser avec son fer à coques, lui impose de résoudre avec la raccommodeuse certains points ou reprises, lui fait classer les serviettes nid-d'abeilles et œil-de-perdrix, les essuie-mains à armure croisée, les torchons en métis et en toile. Et quand le jeune Christian reste perplexe à l'office devant les étiquettes du placard à encaustique, elle a réponse à tout : le blanc d'Espagne sert pour les vitres, la terre de Sommières détache, le Tripoli astique les cuivres, le bois de Panama est nécessaire aux lainages fragiles et foncés, le camphre de Sumatra apeure les mites, le sel d'Oseille redonne de la blancheur, le papier d'Arménie enlève les mauvaises odeurs. C'est presque une caverne d'Ali Baba.

Pour recevoir les invités, la famille dispose d'une autre maison sur le même terrain, située sur les hauteurs, la villa du Lude, aux pièces plus petites, réparties sur deux étages mais qui offrent une belle vue sur la mer. « Les Rhumbs » est une maison de notable où la gouvernante Marthe, la cuisinière les femmes de chambre, la *fräulein*, le jardinier sont sans arrêt en effervescence. Le bureau du chef de famille possède une entrée indépendante afin de ne pas perturber la maisonnée par un va-et-vient de visiteurs professionnels. On y accède par une petite véranda aux baies vitrées ornée là aussi d'une rosace.

Car il est temps désormais de se diriger vers l'entreprise familiale Dior qui dépose régulièrement sur une partie de Granville une puanteur entêtante d'engrais depuis ses usines Saint-Nicolas, affichant fièrement « Maison fondée en 1832 : guano concentré, guano dissous et phospho-guano ». Qui pourrait croire aujourd'hui que ses habitants se pincent parfois le nez en constatant avec lassitude : « Ça pue Dior ! »

Dior & co

Les ancêtres de Christian Dior sont originaires de la commune de Savigny-le-Vieux dans le canton du Teilleul. Ils travaillent longtemps la terre et s'illustrent dans le commerce local. En quelques décennies au XIX^e siècle, les Dior gravissent l'échelon social et passent à un tout autre statut, devenant une grande famille industrielle de la Manche, à l'esprit d'entreprise conquérant, sachant s'approprier et développer des techniques novatrices.

Louis-Jean Dior (1812-1874) est le créateur de la dynastie : avant lui, c'est la routine d'une famille enracinée à Savigny. Après lui, c'est l'éducation, l'innovation, et la progression sociale en flèche. L'époque est à la prise de risque. Dès les années 1840, la Manche, grâce à sa position maritime, connaît les phosphates naturels, principalement le guano en provenance des îles bordant les côtes du Chili et du Pérou. Cet engrais est le résultat de la décomposition des déjections et des dépouilles d'oiseaux marins.

Louis Dior s'engage d'abord dans la fabrication d'engrais naturels. Bien qu'habitant toujours la commune de Savigny-le-Vieux, il obtient le marché des boues domestiques de la ville de Granville. Ce travail n'est pas exécuté par lui-même mais par des hommes de main qui, avec un tombereau, circulent de rue en rue. Les boues ainsi récoltées sont, après transformation et fermentation, revendues sous la forme d'engrais urbains. Louis Dior opère ce travail dans une double logique : le besoin pour les agriculteurs de produits d'amendement et une logique hygiéniste, particulièrement forte au milieu du XIX^e siècle.

Il y trouve les moyens de passer à des opérations plus industrielles : c'est l'époque, en effet, où se créent à proximité des villes des entreprises transformant les matières dont

elles débarrassent leurs clients en un engrais, qualifié alors de « poudrette », vendu avec profit. Dior, lancé dans la fabrication d'engrais, va utiliser toutes sortes d'éléments fertilisants : cendre d'os, varech et bientôt, surtout, le fameux guano importé par mer des rivages d'Amérique du Sud, dont il va faire, après traitement, un très fructueux négoce.

Lorsqu'il se retire, ses fils Louis (1837-1904) et Lucien Dior (1841-1909) sont en mesure de constituer une société Dior Frères qu'ils élargiront en 1876 aux autres fils, Amand (et non pas Armand), Alexandre et Victor, avec un capital d'un demi-million. Lucien est le plus intuitif. Tout au long de sa vie, son destin est étroitement lié à celui des usines Saint-Nicolas et à celui de la ville de Granville. C'est à la suite de son mariage avec Animaïde Angé en 1866 qu'il s'y installe définitivement.

À compter de ce moment, il sait donner l'impulsion nécessaire (sans doute avec l'aide de son beau-père) à l'entreprise familiale et la transformer en industrie prospère. Désireux d'améliorer l'image de marque de la société Dior, il la fait concourir et remporte ainsi de nombreux prix mis en valeur dans les publicités des produits de la société. Il est lui-même membre du jury aux Expositions de Paris (1889) et Chicago (1893). La lessive saupoudreuse Dior, l'eau de Javel (12°), le Diorinol (« qui lave sans effort »), les superphosphates prospèrent.

Dès 1871, il siège au tribunal et à la chambre de commerce de Granville, dont il assure même à plusieurs reprises la présidence. Sous la pression de ses collègues du conseil municipal, il accepte le mandat de maire de Granville en 1890. Mais, dès les élections suivantes, en 1892, il considère sa tâche accomplie dans ce domaine et il démissionne.

Lucien Dior reçoit la Légion d'honneur le 13 avril 1894 ainsi que le Mérite agricole au titre de ses activités en faveur

de l'agriculture et du développement des engrais chimiques. Il se retire de l'entreprise familiale peu de temps avant sa mort, le 6 octobre 1909 à l'âge de 68 ans.

Louis Dior, lui, a quitté la société Dior en 1890. C'est alors qu'il se lance dans la brasserie avec son gendre, Félix de Lamotte. Sous le nom « F. Delamotte-Dior », les activités de celle-ci sont tournées vers la production et la commercialisation de bière, de cidre, de sirop et de limonade, mais aussi de fourrages. À la mort de Félix de Lamotte, le 19 mars 1905, la société prit par association le nom « De Lamotte Dior & Michelet » (Michelet est le nom de famille de l'époux de la dernière fille de Louis Amand Dior, Valentine).

Parmi ses cinq enfants, trois d'entre eux ont laissé leur empreinte dans l'histoire de Granville. Jeanne (1868-1954), par son mariage le 4 janvier 1888, est à l'origine de la brasserie du Val-ès-Fleurs. Georges (1870-1914) fait des études d'ingénieur agronome. Peut-être plus enclin à une aventure individuelle, il ne travaille pas aux engrais mais se lance dans la fourniture de combustibles (charbons, bois de chauffage, briquettes) et d'énergie. Au début du xx^e siècle, on le voit aussi concourir sans succès au marché de l'éclairage de Granville. À son décès, sa veuve, née Maria Deguelle, continue le commerce pendant l'entre-deux-guerres, boulevard d'Hauteserve. Enfin Marguerite (1872-1967) épouse le 28 mai 1901 le docteur Edmond Lanos. Elle est une des premières femmes médecins de son époque et travaille toute sa vie auprès du pouponnat de la Samaritaine. On la retrouve comme médecin de la Fondation Cognacq pendant la Première Guerre mondiale, ce qui lui vaut la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 9 septembre 1923. Elle écrit même ses mémoires.

Mais revenons aux usines Saint-Nicolas. Les Dior utilisent les techniques les plus modernes et avant-gardistes que le développement de la chimie leur permet. Ils produisent